

Médecin des maquis

Jean Gaussen dans le secteur AS de Périgueux, 1943-44

Expérience qu'il consigne dans sa thèse de médecine soutenue à Bordeaux en 1946

Né en Dordogne à Linceuil en 1919, il passe en 1939-40 sa première année de médecine à Bordeaux. Après l'armistice, refusant de continuer en zone occupée, il continue ses études à Lyon, puis est nommé interne à l'hôpital de Périgueux à l'automne 43 ; il commence alors un engagement dans la résistance du secteur AS centre du département, se procurant à l'hôpital de Périgueux médicaments, petit matériel, renseignant les responsables du réseau sur les habitudes hospitalières, le sort des hospitalisés, ennemis et résistants. Il s'engage dès l'automne 43 auprès des maquis, celui de Mireille puis du Groupe Roland et du Groupe Ancel ; il organise l'évasion de deux prisonniers hospitalisés la nuit du 9/12/43, puis de façon plus rocambolesque celle d'un aviateur américain de la prison de Périgueux en mars 44. (cf documents annexes). En septembre 44, il s'engage avec son aîné André, chirurgien, comme médecin-lieutenant du bataillon Strasbourg de la BAL.



Été 1944, devant la pharmacie Boubaud à Vergt, point d'information pour les maquis du secteur ; de g. à dr. : Michel Valdan "Gaston", Jean Gaussen, Mme Boubaud, Claudette Négrier "Coco" ; de dr. à g. Paul Diener "Popaul" (?) ; Mme Boubaud mère ; X ? ; accroupi Francis Chaminade, agent de liaison, tué le 12 juin 1944 (arch. fam. Gaussen).



Jean Gaussen (à gauche), André Gaussen (au milieu), X ; date et lieu inconnus (arch. famill)

Sa thèse publiée en 1950 a été offerte à Ancel ; sa lecture renseigne sur les conditions, les difficultés et les enjeux du conflit, vu à travers l'expérience médicale de ce jeune médecin ; nous l'avons étudiée avec deux médecins, qui furent un moment de l'été 44 au service de maquisards en Savoie, puis médecins de la BAL au Bataillon Mulhouse, les docteurs Marc Dorner et Marc Offenstein.

L'exposé du docteur Gaussen décrit d'abord les conditions sanitaires dans lesquelles vivent les jeunes maquisards et les soins qui relevaient de sa responsabilité, avant puis après le 6 juin 1944.

Malgré la jeunesse des maquisards, les conditions sanitaires sont très médiocres. Le manque de savon, le linge réduit qui ne permet pas de lessive régulière, la désinfection impossible car on ne peut pas désinfecter le linge en le faisant bouillir (la fumée est un indice de présence avant que les frondaïens soient denses) explique que « la gale, les poux sont très, trop répandus ».

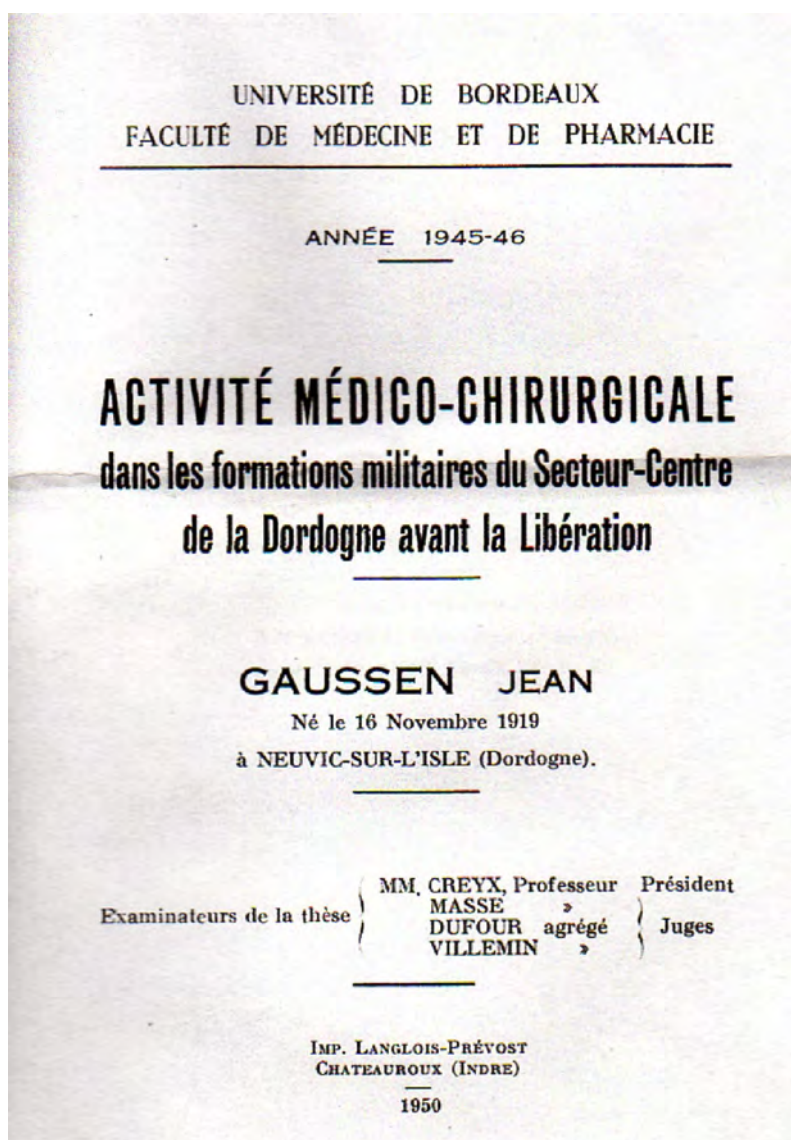
La vie dans les bois suppose que la source de l'eau soit correctement gérée : l'eau en amont sert à la cuisine, en aval aux lessives ou toilette. Tous les maquis n'ont pas le temps d'installer loin de l'eau des feuillées pour les besoins naturels... On dort sur la paille, les couvertures sont peu aérées.

Chaque groupe est équipé l'année 44 d'une pharmacie comprenant pansements, bandes, alcool, pour les bobos, fournie par le réseau AS ; la pharmacie Boubaud de Vergt et l'hôpital de Périgueux sont les fournisseurs de médicaments plus sérieux qu'utilise Jean Gausсен : codéine pour les bronchiteux, sérum antitétanique pour les blessures, soins aux pieds blessés etc ...

L'alimentation était très déséquilibrée ; trop peu de légumes, trop de viande de porc ou de bœuf bouillie, dont l'aspect fut parfois peu ragoutant, pénurie durable par moment de pain, chicorée, peu de laitages ; pourtant en Dordogne le ravitaillement des maquisards n'a pas manqué mais il était irrégulier. Au Groupe Roland comme au Groupe Ancel, le « commandement » partageait les repas avec la troupe, ce qui soudait les hommes et réduisait les rouspétances ! Après l'arraisonnement du train de sardines de Marsac, les jeunes hommes mangeaient jusqu'à 20 boîtes par jour sans...pain d'où une épidémie de coliques !

Le froid et l'humidité de janvier à mai 44 provoquèrent quelques bronchites soignées avec de la codéine et un seul cas de pleurésie, celui de *Sarthis* qui fut soigné dans une ferme amie, isolée, de mai à juillet 44. Les conseils et décisions médicales furent pris en accord avec les chefs de maquis qui ont toujours respecté les consignes et les avis des médecins.

« Un seul grave accident au maquis Ancel au château de Chaulnes en mars, lors d'un maniement d'armes : *Moscou* pointa un pistolet (colt américain) chargé et Jean Pauly fut blessé : la balle était entrée au-dessus de la clavicule droite et ressortie... dans le dos ; son état général 4 heures après le choc était bon, une hémiplegie à l'épaule droite et une rétention vésicale qui ne dura que 4



jours : sérum antitétanique et sérum antigangréneux, sulfamides, pansements humides, sonde vésicale, et soins confiés dans une ferme des environs ; deux mois plus tard, il reprenait sa place de combattant. » (thèse p.22)

Après le 6 juin 1944, l'Etat Major FFI nomme le docteur Méredieu, médecin-chef de la Dordogne, lequel laisse l'initiative aux médecins dans les maquis tout en organisant la distribution de médicaments, quoique irrégulière : « nous recevons sulfamides et matériel. Cela permet d'éviter des transports de malades alors que les routes ne sont pas sûres ni toujours praticables : en juillet 44, sur un parcours nocturne de 10 km, il a fallu franchir 14 barrages par abattages d'arbres destinés à empêcher les troupes ennemies de circuler ; bref un vélo de jour, une voiture de nuit, une infirmerie à l'écart dans une maison amie était préférable ; un centre médico-chirurgical fut cependant installé à Trémolat sur la Dordogne dirigé par le docteur Forster de Clairvivre (repli de l'Hôpital Civil de Strasbourg) qui tomba aux mains de l'ennemi le 25 juin ! »

L'activité médico-légale était une tâche traditionnelle : déterminer les causes de la mort. Contrairement à une guerre régulière, les blessés furent moins nombreux que les morts : « d'après les statistiques que nous tenions 1 blessé pour 4 tués : les troupes ennemies en Dordogne à partir de 1944 appartiennent à la Division Das Reich et tous les combattants sont pour le commandement des terroristes auxquels les lois de la guerre ne s'appliquent pas.

« Après chaque engagement, je constatai que les blessés qui n'avaient pu être secourus par leurs camarades de combat et furent pris par l'ennemi étaient décédés non de leurs blessures mais d'une balle dans la nuque : ce fut le cas de Jean Reghem le 8/7/44 près de La Bory, de Charles Mary blessé à une jambe et de l'adjudant Wirth blessé à un poumon dans les combats d'Atur et tués tous deux. A Martel, les jeunes maquisards dénoncés furent fusillés le 18/7/44. »

En juillet 44, autour de Vergt, un système médico-chirurgical autonome, un hôpital, fut organisé : Vergt étant au centre de tout le réseau de renseignements du secteur « centre » AS, les mouvements de troupes étaient signalés très rapidement grâce aux agentes de liaison, à la ligne téléphonique de la pharmacie Boubaud ; dans l'école communale vide, une infirmière Melle Zitter avait regroupé médicaments et matelas, un poste de secours en vue des combats prévisibles ; celui-ci fut déplacé dans une maison isolée, située sur une butte (pour la surveillance des routes) à l'orée d'un bois (pour la possibilité d'évacuation). Il remplit sa fonction durant les quelques semaines des combats de la Libération de la Dordogne.

Les docteurs Dorner et Offenstein ont partagé certaines des difficultés et expériences de leur collègue qu'ils rencontrèrent à la BAL. Cependant, ils vécurent aussi une expérience autre qui s'explique par un contexte très différent. Contrairement au docteur Gaussen, ils ne sont pas du pays, ils ont été réquisitionnés en Savoie où ils étaient des réfugiés ; leurs maquis FTP sont dans des lieux très éloignés d'un bourg : les cimes de la Tarentaise sont encore enneigées fin juin, les lieux habités plus farouches ; en Savoie, en altitude, les ressources alimentaires sont moins variées. Le ravitaillement dépend des jeunes gens qui, à l'instar d'Alexandre Goblé, mosellan réfugié, montent sac au dos les vivres collectés plus bas. Marc Dorner se souvient de marmottes bouillies, d'herbes bouillies, de neige fondue pour toute boisson, de pain moisi et trempé et parfois d'un poisson pêché dans un torrent ! Le trop rare vin gèle. Ils y ont connu la faim. L'ennemi, des Italiens qui sécurisent leur frontière, n'est plus très combatif cet été 44, les combats sont plus rares, mais les entorses, les chutes des maquisards sont fréquentes... la température nocturne et la sous-alimentation affaiblissent : il s'agit de soigner des fractures, des engelures. Heureusement, Marc Dorner avait déjà le goût de la montagne et cette expérience dura à peine deux mois !

Marie Noël Diener-Hatt, présidente honoraire du COMEBAL

voir aussi J.P. Duhard - Jean Gaussen, médecin dans la Résistance, 52 p. publié sur : <https://www.atramenta.net/lire/jean-gaussen-medecin-dans-la-resistance/57226> - très riche en anecdote, inégal au plan historique.